



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

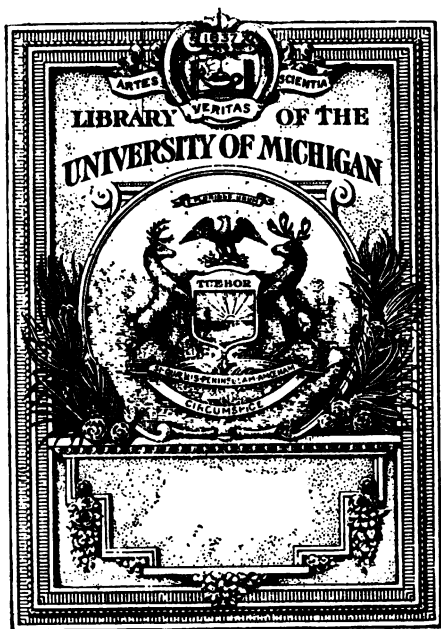
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

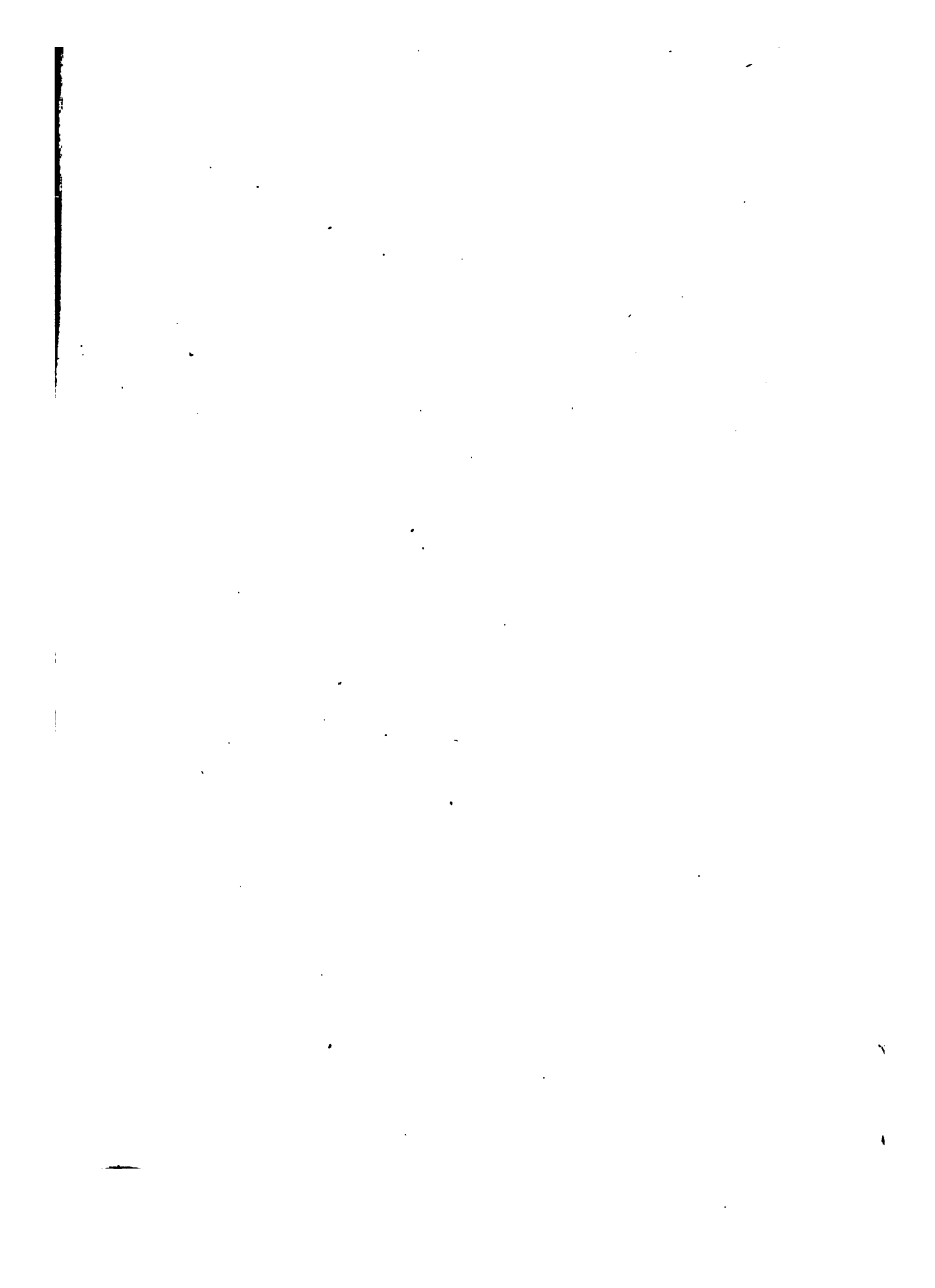
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

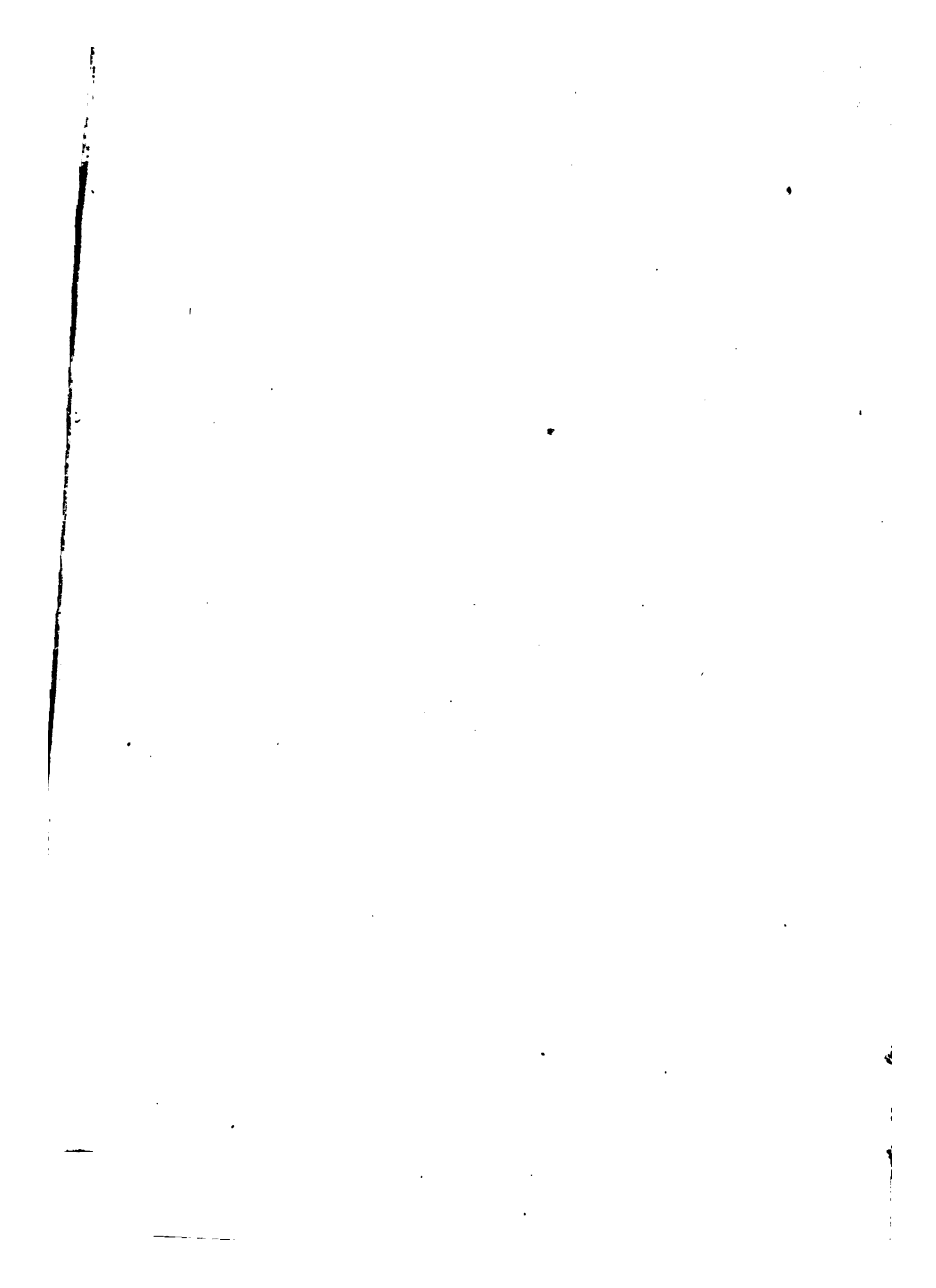
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







848
D2418p



Mich
MADAME ALPHONSE DAUDET

POÉSIES



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL

NEW-YORK, 13 WEST, 24th STREET

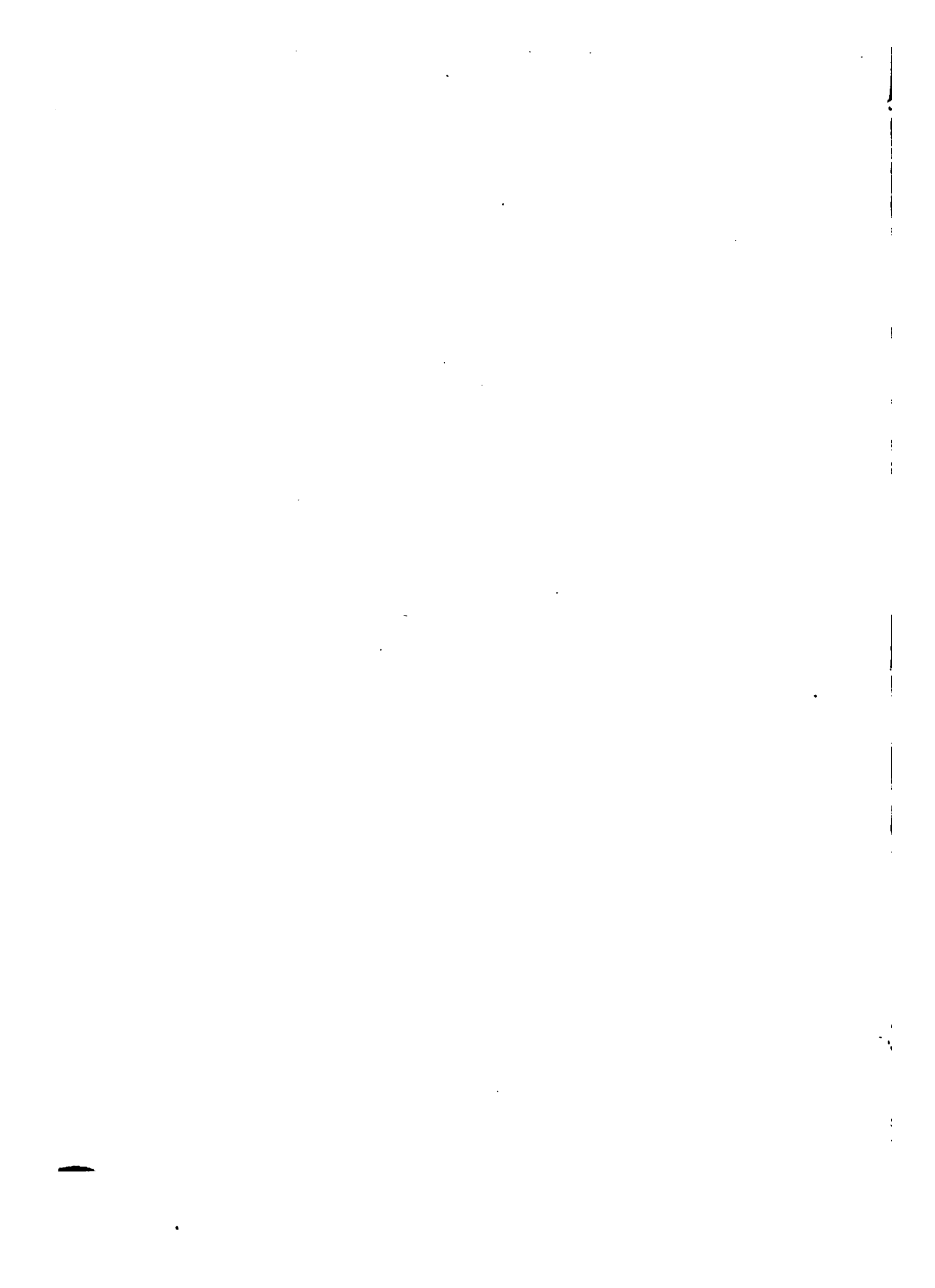
M DCCC XCV



100

100

3/4



POÉSIES

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.*

Julia Rosalie Céleste (mauvais) Haaret

"MADAME ALPHONSE DAUDET"

POÉSIES



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL

NEW-YORK, 13 WEST, 24th STREET

M DCCC XCV



6 Mar. 24. ENIV

A la mémoire chérie de mon père.





Silva van
Chambers
2-251-24
9009

PRÉFACE

J'AI quatorze ans, nous revenons d'un voyage de vacances, je trouve les heures longues en chemin de fer, et mon père me donne en riant le livre qu'il tient : *Les Feuilles d'Automne*, de Victor Hugo, ouvert à cette page :

J'aime les soirs sereins et beaux, j'aime les soirs,
Soit qu'ils dorent le front des antiques manoirs
Ensevelis dans les feuillages,

.

En effet le jour tombe, et l'heure indécise, les horizons

*

fuyant aux portières, tous mes souvenirs de route, se résument en ces quelques vers; ce fut mon initiation à la poésie, complétée bientôt par les Poèmes Antiques de Leconte de Lisle, découverts en leur première édition, dans un coin de la bibliothèque. Alors je commençai à travailler timidement, naïvement, dans les délices de la solitude et du mystère.

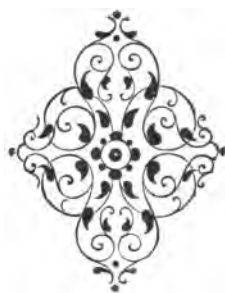
En recopiant les premières de ces strophes, si loin datées, au moment de délier des pages longtemps closes, les rimes faciles et les trop jeunes pensées du début, simplement écrites au crayon, emblème de leur fragilité, j'ai eu la tentation de refermer le cahier et d'y inscrire les mots définitifs de l'oubli; mais à propos de ma dédicace, il m'est revenu si vif le souvenir de mes premières impressions poétiques et de l'encouragement de mon père et de ma mère, poètes aussi, que je n'ai pas voulu renier ces heures délicieuses passées dans ma chambre de jeune fille, petite chambre abritée par celle des parents, où je pouvais songer à leurs heures de jeunesse et de travail poétique, exemple du mien, où j'essayais de fixer ce qui

chantait en moi, le cantique à la vie inconnue. J'y pense attendrie, si enthousiaste alors des talents et des idées, si ignorante des êtres et tout au bord d'un espace que je croyais infini à mon élan et à mes espérances.

Plus tard je continuai, à des dates éloignées, et je griffonnai des vers comme un peintre des croquis, au bas d'un registre de comptes, au revers d'un devoir de mes enfants, ou de pages lignées d'une fine et serrée écriture qui s'est faite glorieuse.

Ce petit volume a donc été composé inconsciemment, et peut s'attribuer à quelque élévation courte et subite d'une pensée féminine vers ce qui n'est pas la tâche journalière ou l'obligation mondaine : écart, intervalle, minutes de grâce d'une vie pleine, fleurs du champ défriché, assez semblables à ces plantes menues qui, la moisson faite, pointent entre les javelles, à peine assez hautes pour les dépasser.

JULIA A. DAUDET.





LE TREMBLE

A ma chère mère.

JE connais des rameaux dont le pâle feuillage
Par un souffle inquiet toujours tremble agité.
En vain le temps est calme, en vain sans un nuage
L'azur rayonne au fond du fleuve reflété.

Il tremble quand l'aurore au ciel bleu se réveille,
Il tremble quand midi sourit dans un rayon,
Il tremble quand la nuit s'étend, et que sommeille
Parmi les épis d'or l'humble fleur du sillon ;

Et l'on croirait toujours voir les branches couvertes
De légers papillons un moment arrêtés,
Pliant et dépliant leurs ailes entr'ouvertes
Avant de s'envoler, par la bise emportés.

Et je connais des cœurs qu'une vague tristesse
Agite frissonnants sous un souffle orageux
Même en ces jours bénis d'espoir et de jeunesse
Où l'horizon s'étend limpide et lumineux.

Leur bouche connaît mieux le rire que la plainte,
Leur front pur s'est penché pour prier seulement,
Et s'ils s'en vont tremblants, ce n'est jamais de crainte,
La vie est loin encor : C'est de pressentiment.





PENSÉE MATINALE

TOMBEZ, rayon ! montez, prière,
A travers l'espace infini,
Et tracez entre ciel et terre
Comme un sillon de feu béni !

Tombez, doux miel, pour les abeilles !
Épis dorés, pour les moissons !
Parfums, pour les roses vermeilles !
Pour les oiseaux tombez, chansons !

Descendez, rayon d'espérance,
En illuminant notre nuit
De l'azur où tout recommence
Sur cette terre où tout finit!





POUR UNE AMIE

V^A, dans ton cœur laisse rapide
L'ombre des jours se refléter.
Mais que le fond reste limpide
Pour qu'un rayon puisse y rester.

Vois sous les hêtres et les charmes
S'écouler l'onde en murmurant,
Si pure, qu'une de tes larmes
La troublerait en y tombant.

Claire et transparente elle arrive
Avec un doux reflet des cieux.
Je ne sais pas quelle autre rive
Mirèrent déjà ses flots bleus.

Car l'eau parcourt la forêt sombre,
La plaine où resplendit l'été,
Sans jamais conserver une ombre
Qui trouble sa limpidité.

Dans ce miroir où tout s'efface
Le chêne et le saule pleureur
Passent, sans plus laisser de trace
Que l'herbe, la mousse ou la fleur.

Le flot de sa course inquiète
Ne garde qu'un doux chant d'oiseau,
Écho d'une voix de fauvette
Entendue auprès d'un roseau,

Symphonie aux notes légères,
Composée avec les chansons
Que font les ailes passagères
Et les brises dans les buissons.

Fais comme lui, sur cette route
Où nous poursuit un vague effroi,
Arrête-toi souvent; écoute
Tout ce qui chante autour de toi.

Alors de ces voix entendues,
De la nature, immense chœur,
Recueille les notes perdues
Et fais-les chanter dans ton cœur.





PENSÉE D'AUTOMNE

Tout ce qui dort en nous trouve un jour son réveil,
A l'heure d'espérance ou de mélancolie,
Tout ce qui chante à l'ombre ou rayonne au soleil,
Les oiseaux qu'on délaisse et les fleurs qu'on oublie.

Mais quelquefois, laissant les beaux jours un à un
Éteindre à l'horizon leur clarté douce et rose,
Les âmes bien longtemps gardent chant et parfum
Dans le gosier muet, dans la corolle close.

Pour les unes, la vie eut trop de beaux rayons
Pour que la fleur d'un rêve y pût vivre ignorée;
D'autres ont vu la neige emplir tous les sillons
Où leur espoir semait quelque moisson dorée.

Puis, la saison passée et les printemps éteints,
En ces âmes les fleurs et les chansons tardives
Éclatent tout à coup, mais aux pires destins
Les rameaux sont sans force et les voix sont plaintives !





VIEUX PORTRAIT

TOUTE fraîche teinte est passée
Sur ce vieux portrait au pastel.
Seule, la robe nuancée
A gardé des tons bleu de ciel.

La bouche en arc devait se tendre,
Mais son jeune et charmant contour
S'affaisse en un sourire tendre
Qui sera navrant quelque jour.

Les deux points brillants des prunelles
Baignent les yeux comme des pleurs.
Où donc les grâces éternelles ?
Où donc les éternelles fleurs ?

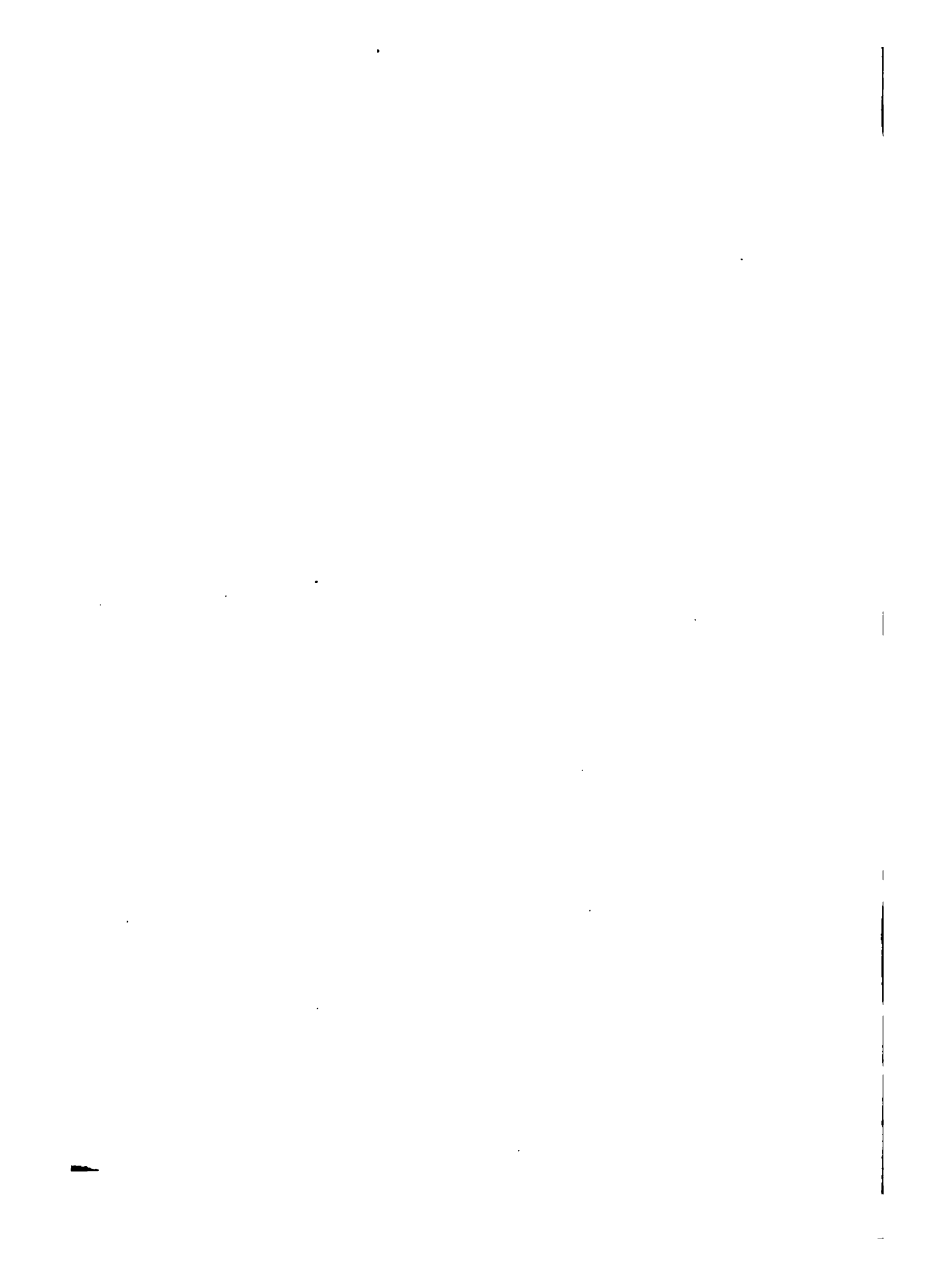
La tombe prend la jeune fille,
La jeunesse prend les enfants,
Le temps aux portraits de famille
Prend leurs sourires triomphants.

Est-ce au fond de nos âmes closes
Qu'à jamais nous contemplerons
Ces teintes roses toujours roses
Qui meurent sur les plus beaux fronts ?

Non, car ce n'est pas dans la vie
Qu'il faut chercher l'éternité ;
Mais c'est un bonheur qu'on envie
De voir pour dernière beauté

La pensée, alors que s'efface
Son fragile éclat de pastel,
Conserver quelque vague trace
De ce bleu qu'elle tient du ciel !







FOYER

Pour ma nièce Adeline.

F OYER, doux foyer qu'on regrette
Et qu'on pleure tout en rêvant
Quand la famille est incomplète
Et que tes cendres sont au vent,

Pourquoi sous tes ardentes flammes,
Pourquoi sous tes reflets vermeils
A-t-on vu tant de jeunes âmes
Rêver à de plus beaux soleils ?

Toujours l'inconnu les attire
Ces rêveurs qu'il fallait bercer,
A qui l'on apprenait à lire
Et qui s'apprennent à penser.

Va, tous ces jeunes infidèles,
Un jour tu les verras partir
Pour s'envoler à tire-d'ailes
Par les chemins de l'avenir!

Leur cœur, d'indépendance avide,
Saura-t-il, d'orgueil triomphant,
Combien, quand elle reste vide,
Est grande une place d'enfant!

Combien, quand ta clarté sereine
Rassemble tous, grands et petits,
On serre les rangs avec peine
En songeant aux aînés partis?

Au moins garde-leur quelque flamme,
Tu seras — car ils reviendront! —
Encor la clarté de leur âme
Et l'auréole de leur front.





PENSÉE D'HIVER

Le givre étincelle en étoiles blanches
Sur la vitre où luit le matin changeant,
Et brode de fleurs et de folles branches
Un tissu moiré d'opale et d'argent.

Et l'on peut rêver, les fenêtres closes,
Tant le jour paraît lumineux et clair,
Tant ce léger voile a de teintes roses,
Qu'avril passe et chante aux plaines de l'air.

Mais qu'un seul rayon, près de la gelée,
Répande l'éclat d'un ardent flambeau,
Aussitôt se fond la trame étoilée,
Rien n'en reste plus que des gouttes d'eau

Qui coulent alors, froide et lente pluie,
Sur la vitre terne, et l'on peut revoir
Dans le ciel d'hiver la mélancolie
Errer tristement sous son crêpe noir.

Ainsi plus d'une âme, entre elle et la vie,
Étend comme un voile aux doux reflets blancs
Le rêve, et se met à songer, ravie,
Que tout resplendit sous ces plis tremblants.

Mais un jour, subite et vive étincelle,
Passe un clair rayon de réalité,
Et l'illusion se fond et ruisselle,
Couvrant de pleurs froids le cœur attristé.



IL est de bleus sentiers dans l'air
Où se rencontrent dispersées,
Près du nuage et de l'éclair,
Les prières et les pensées.

D'un vol alourdi par les pleurs,
D'un vif élan que l'espoir tente,
C'est là que montent les douleurs
Et les rêves dont l'aile chante.

Parfois en de joyeux éclats
La voix tremble, hésite et s'arrête,
Pour écouter pleurer tout bas
Et s'agiter l'âme inquiète.

C'est que le rire a rencontré,
Dans sa course vive et légère,
Quelque doux sanglot égaré
Gémissant entre ciel et terre.





C E n'est pas aux jours où l'on pleure
Que l'on dit sa peine en rêvant.
L'heure où l'on chante n'est pas l'heure
Où l'on est bien heureux, souvent.

Le deuil a trop de brume grise,
Le bonheur d'astres dévoilés ;
La vision reste indécise
Aux yeux incertains ou troublés.

C'est plus tard, dans un clair mirage,
Qu'on voit le passé revenir
Et qu'on fixe la frêle image
Dans le livre du souvenir.





MÉLANCOLIE

I

COMME une songeuse Ophélie,
Près de l'âme, fleuve irisé,
Se penche la Mélancolie.

Sous ses doigts blancs elle a brisé
Tous les rameaux dont l'Espérance
Ombrait le rivage apaisé.

Et, dans sa rêveuse démente,
Elle a cueilli toutes les fleurs
Que le jeune Espoir ensemence.

Maintenant aux flots voyageurs
Elle livre leur vague arôme,
L'éclat de leurs fraîches couleurs.

Et l'âme, en son onde qu'embaume
Tout ce doux printemps effeuillé,
Reflète un gracieux fantôme,

Aux bords défleuris appuyé,
Illuminant d'un charme étrange
Sa grâce de roseau ployé.

.

Mais l'écume argente sa frange
Sur le flot maintenant amer;
Et fleurs, parfums, tout devient fange.

Agitée au souffle de l'air,
Plus affaissée et plus pâlie,
Une image tremble au flot vert.

Ce n'est plus la Mélancolie;
C'est celle qui vient tôt ou tard,
Qu'on l'attende ou bien qu'on l'oublie.

C'est la Tristesse au froid regard.

II

Toujours ainsi, l'une après l'autre,
Elles s'en viennent près de nous,
Comme un maître et son jeune apôtre.

L'une aux pensers tristes et doux
Livre l'âme indécise encore;
L'autre fait ployer les genoux.

Et comme un doux reflet colore
Parfois l'ombre qu'on voit errer,
La Mélancolie est l'aurore

Des jours où nous devons pleurer!





A PROPOS D'UN BERCEAU

MARQUANT UNE TOMBE A LA FOSSE COMMUNE

N^E plantez pas de croix sur la petite tombe,
La terre en est légère et la soutiendrait mal,
Mais apportez le nid auprès de la colombe,
Le nid, où vibre encor le rire matinal.

Comme vous autrefois, pauvre mère inquiète,
La nature au printemps sur le plus frêle arceau
Tendra des rideaux clairs où court une fleurette,
Et ménagera l'ombre à ce petit berceau!

Puis quand une aile s'ouvre, une autre se replie.
Est-il longtemps muet, le nid abandonné?
Peut-être une couvée, à la saison pâlie,
Grandira sous l'abri de votre dernier-né.

Doux au cœur qu'il console, à l'âme qu'il fait croire,
Un emblème vivant parmi les morts est beau.
Mères, on dit le ciel fermé, la tombe noire ;
Que le berceau surmonte et pare le tombeau !





QUAND J'AURAI QUARANTE ANS

SUR les soutiens fleuris où rêvait ma jeunesse
La mousse étend partout son velours nuancé,
Et dans mon cœur où tremble une vague tristesse
L'oubli croît chaque jour et couvre le passé.

Je l'ai senti mourir sans espoir qu'il renaisse
Le printemps, le ciel d'aube à jamais effacé.
Je les ai vu tomber une à une et sans cesse,
Les fleurs que maintenant foule mon pied lassé.

Et pourtant quelquefois une graine oubliée,
Par le soleil d'avril en la terre éveillée,
Germe et fleurit encor dans le sentier désert.

Parfois aussi, rouvrant sa corolle glacée,
Un lointain souvenir fleurit dans ma pensée,
Comme si dès longtemps ce n'était pas l'hiver.





POUR une année ou pour un jour,
C'est bien assez, l'ombre suivie
D'un peu de flamme au bleu contour;
C'est parfois trop pour une vie!

Bien des yeux n'ont pas attendu,
Pour pleurer, la saison morose;
Avant le soir, leur reflet rose,
Que de jours d'été l'ont perdu!

Avant l'hiver souvent il tombe
Une neige fine, et souvent
Les jeunes cœurs tout en rêvant
Sont saisis du froid de la tombe.

Les mois se hâtent vers l'hiver,
Les heures vers le soir sans flamme,
Et la tristesse attire l'âme
Sous son voile où meurt tout éclair.

C'est bien assez, l'ombre suivie
D'un peu de flamme au bleu contour,
Pour une année ou pour un jour;
C'est parfois trop pour une vie!





RÉMINISCENCE

Pour ma nièce Thérèse.

D'où venez-vous, notes perdues
Que je chante sans y penser,
Et quand donc vous ai-je entendues
Auprès de moi rire et passer ?

O douce mélodie apprise,
Puis oubliée en un seul jour,
Vous me procurez la surprise
Et tout le charme d'un retour.

Pourtant dans sa mélancolie
Mon esprit n'avait pas cherché
Le fil sonore qui vous lie
Et que le temps a détaché.

Mais aux jours d'été clairs et roses
Les fauvettes s'en vont des nids,
Les sons rêveurs des âmes closes,
Tous de la terre aux infinis.

Les notes sont des oiseaux frêles,
Elles prennent la clef des champs,
Et le tumulte de leurs ailes
S'harmonise en de vagues chants.





HEURES BLANCHES

MIEUX que le jour j'aime les heures blanches
Qu'on voit errer le soir et le matin,
Qui font pâlir l'émeraude des branches,
L'or des sillons et le bleu du lointain.

Marbrant le ciel profond de blanches lignes,
Laisant tomber de sereines clartés,
Rapide et doux, flotte leur vol de cygnes,
Puis il se perd dans les immensités.

Avant le jour qui colore et qui brûle,
Avant le soir qui repose en l'oubli,
Voici vehir l'aube et le crépuscule,
L'ombre éclairée et le rayon pâli.

La vue alors peut distinguer les choses,
Un songe errant pourrait les transformer;
Puis le soleil vient effeuiller ses roses,
Puis la nuit vient ses fleurs d'argent semer.

Et dans notre âme il est aussi des heures
Que nous voyons passer blanches en nous,
Avant la vie active et tous ses leurres,
Avant la mort aux yeux fixes et doux.

Le blanc essaim aux rumeurs matinales,
Où se perd-il quand le front de l'enfant
Est assez haut pour subir les rafales
Et les splendeurs de midi triomphant?

Nul n'a suivi la bande regrettée,
Mais bien longtemps le ciel du souvenir
En garde pure une trace lactée,
Que rien ne peut effacer ou ternir.

Il vient un jour où, faible et toute lasse,
L'âme, penchée à l'horizon du temps,
N'ose plus même interroger l'espace
Où s'est perdu pour toujours le printemps;

Mais elle entend comme un vague bruit d'ailes,
Elle revoit d'incertaines blancheurs
Rayer l'azur aux splendeurs éternelles.
C'est le retour des oiseaux voyageurs!





L'AUMÔNE FLEURIE

(C'EST-A-DIRE D'UN PAUVRE A UN PLUS PAUVRE)

QUAND l'aumône tombe des mains,
Ainsi que des corolles blanches
Dans la poussière des chemins,
Aux jours où mai charge les branches;

Quand la grâce tombe des yeux,
Ainsi que des moindres parcelles
De diamant, les étincelles
Aux reflets verts, pourpres et bleus :

L'abondance appauvrit l'aumône,
La perpétuelle gaité,
Le rayon, car toute clarté
Sans ombre devient monotone.

Puisque tout ce qui vient de nous
Doit garder un peu de nous-mêmes,
J'aime les aumônes suprêmes,
Partages fraternels et doux ;

Et je trouve rempli de charmes
Le pâle sourire essayé
Pour un plus triste, et tout mouillé
Du fluide cristal des larmes.





*
* *

J'AI rencontré parfois des enfants sérieux,
Indifférents au jeu qu'ils regardaient sans charmes,
Et qui pleuraient souvent, comme si dans leurs yeux
La vie antérieure avait laissé des larmes.

Pourtant ils s'entouraient de frères vifs et doux
Qui tâchaient d'égayer leur tristesse incompressible
Comme on voit des petits Saint-Jean aux cheveux roux
Sourire au Christ enfant dans les tableaux d'église.

Alors le peintre avec la foi des primitifs
Ayant tracé l'or pâle et blond de l'auréole,
La tunique aux longs plis de ces Jésus pensifs
Ote à leur bleu regard le rayon qui console,

Et leur front lumineux pourtant semble sévère
Comme s'ils devinaient en leur destin dernier
Vibrer les sombres voix de Judas et de Pierre
S'élevant pour trahir ou bien pour renier.





DÉPART

A mon frère L. Allard.

C'EST un départ; chargés de gerbes,
Les chariots lourds ont passé
En laissant tomber dans les herbes
Des brins de blé mûr et cassé;

Puis au premier matin de givre,
Ses mannes pleines jusqu'au bord,
La vendange s'est mise à suivre
Par les chemins la moisson d'or.

C'est un départ! Sous les feuillées
On entend comme un bruit de pleurs,
Au front des aurores mouillées
L'adieu met toutes ses pâleurs.

Sous les fers aigus de la herse,
Les piétinements du labour,
On voit des sentiers de traverse
Creusés plus profonds chaque jour.

Le vent souffle. O saison tardive,
Dont le vol s'ouvre tiède et grand!
Ton dernier adieu nous arrive
Dans les cris d'un cygne émigrant.

Tout s'émeut : feuilles détachées,
Barques à l'ancre, arbres flétris
Dont les branches restent penchées
Vers cet appel triste et ces cris;

On sent l'inquiétude immense
De tant d'éléments séparés,
L'incertain de ce qui commence.
Et, pendant que les flots serrés

Se hâtent criblés par l'averse,
Les peupliers et les roseaux
Semblent traîner en sens inverse
La rive qui fuit loin des eaux!

1872.





VOEU

A monsieur Sully Prudhomme.

JE voudrais écouter les sons, voir les clartés,
Au hasard du grand air qui flotte, luit et vibre,
Sans les croire un seul jour dans l'espace arrêtés,
Que toute leur magie immortelle fût libre!

Que la chaleur nous vînt d'astres inaperçus!
Je voudrais ignorer les oiseaux et les roses,
Car les couchants éteints laissent les yeux déçus,
L'effet succombe à la fragilité des causes.

O court printemps formé de tous les infinis,
L'encens que tu répands a des coupes trop frêles !
Ton chant triomphal tient aux pailles de tes nids,
Tes rayons ont l'éclair vif et fuyant des ailes ;

Et je sais d'où nous vient ce regret solennel
De jours furtifs, d'étés finis, de fleurs fanées,
La lumière, le son, le parfum éternel
A ce qui meurt ayant livré leurs destinées.





POUR MON FILS LÉON

Sous le grand frêne en éventail
Que le soleil dore et paillette,
J'ai brodé du plus fin travail
Tout le tour d'une collerette.

Au poids des écheveaux usés
J'avais mesuré ma pensée,
Sereine entre les fils brisés,
Et chaque fois recommencée.

Aussi le feuillage menu,
Les points nombreux de la fleur plate,
Gardent mon rêve, retenu
Tout blanc parmi la toile mate.

Que l'enfant qui joue au soleil,
A la douceur de sa parure,
De l'été chantant et vermeil
Reconnaisse la chaleur pure,

Le charme du jour bien rempli,
Des heures longues, écoulées
Avec la hâte de l'oubli
Sur le sable uni des allées.

Maintenant que j'ai terminé,
Tout autour de moi s'éparpille,
Noué, cassé, disséminé,
Le fil tombé de mon aiguille;

Je voudrais que, faisant son nid,
Un oiseau prévoyant ramasse
Les brins de mon travail fini,
Au sien les tresse et les enlace,

Comme un lien souple et léger
Entre le duvet et la mousse
Pour retenir et protéger
L'aile impatiente qui pousse.

1873.





LA CHAMBRE AUX JOUJOUX

Pour mon fils Lucien.

V OICI la première gelée,
Nous ferons du feu le matin
Pour fondre à la vitre étoilée
Ces ramages de blanc satin.

Le soleil, dans sa brume rose,
N'a plus ni chaleur ni clarté.
Il faut dans la chambre bien close
Ranger tous les joujoux d'été.

Quelques gouttes de la fontaine
Se glacent dans l'arrosoir vert,
Car la fin de l'automne est pleine
De la menace de l'hiver.

Il reste une fine poussière
Sur la brouette de bois peint.
Le ballon, dans sa rondeur fière
Et grise, semble un astre éteint.

Laissons les volants, blanches ailes,
Sur les raquettes, nids vibrants;
Ils attendront les hirondelles
Et tous les oiseaux émigrants.

Mets auprès la petite pelle
Par qui ton jardin fut tracé.
Le râteau menu me rappelle
Les beaux jours de l'été passé;

Il frôlait doucement le sable
Qui fuyait en sillons légers,
Image du temps périssable,
Fait d'instants courts et passagers.

Sur la tente de toile bise,
Le hamac lourd, entre leurs plis,
L'ondée a laissé sa surprise,
L'air plus vif des reflets pâlis;

La saison chaude toute entière
Tient aux tissus décolorés :
Splendeur, rayonnement, lumière,
Puis courts orages éplorés!

Plaçons sur les plus hautes planches
Les flèches. De ton arc doré,
Elles s'élançaient vers les branches
Dans un vol court, désespéré,

Dans un émoi d'ailes captives,
Et frémissaient aux bois touffus
En agitant leurs plumes vives
Avec un sifflement confus.

Nous plierons la gaze fragile
Où se prenaient les papillons.
Il faut nouer la corde agile
Du cerf-volant plein de rayons.

Et tes nacelles, suspendues
Au mur, comme au flanc des vaisseaux,
Attendront que les eaux fendues
Se séparent en clairs faisceaux.





PARIS

L e soleil, qui se lève entre les toits des villes,
Rayé d'ombre, comme aux barreaux d'une prison,
Disperse sa grandeur et sa gloire inutiles
Pour faire à chaque rue un étroit horizon.

Il court avec la roue active des voitures,
Avec l'eau des ruisseaux, le travail des faubourgs,
Et le soir, au fronton blanc des architectures,
Il pâlit et s'efface en remontant toujours.

Qui songe en le voyant aux couchants pleins de flammes,
Aux saisons qu'il entraîne et mesure en clarté ?
Le printemps se devine aux toilettes des femmes,
Sous leur éventail bat le souffle de l'été.

Le ciel paraît si haut qu'on le regarde à peine,
Ainsi qu'un Océan toujours inexploré,
Dont la tempête reste invisible et lointaine,
Sans qu'un regard rêveur s'y soit aventuré !

Il pleut; la neige étale une blanche étendue.
Le vent passe, emporté dans un magique accord.
La nature au niveau des yeux est descendue,
Mais fragile, amoindrie aux effets d'un décor.

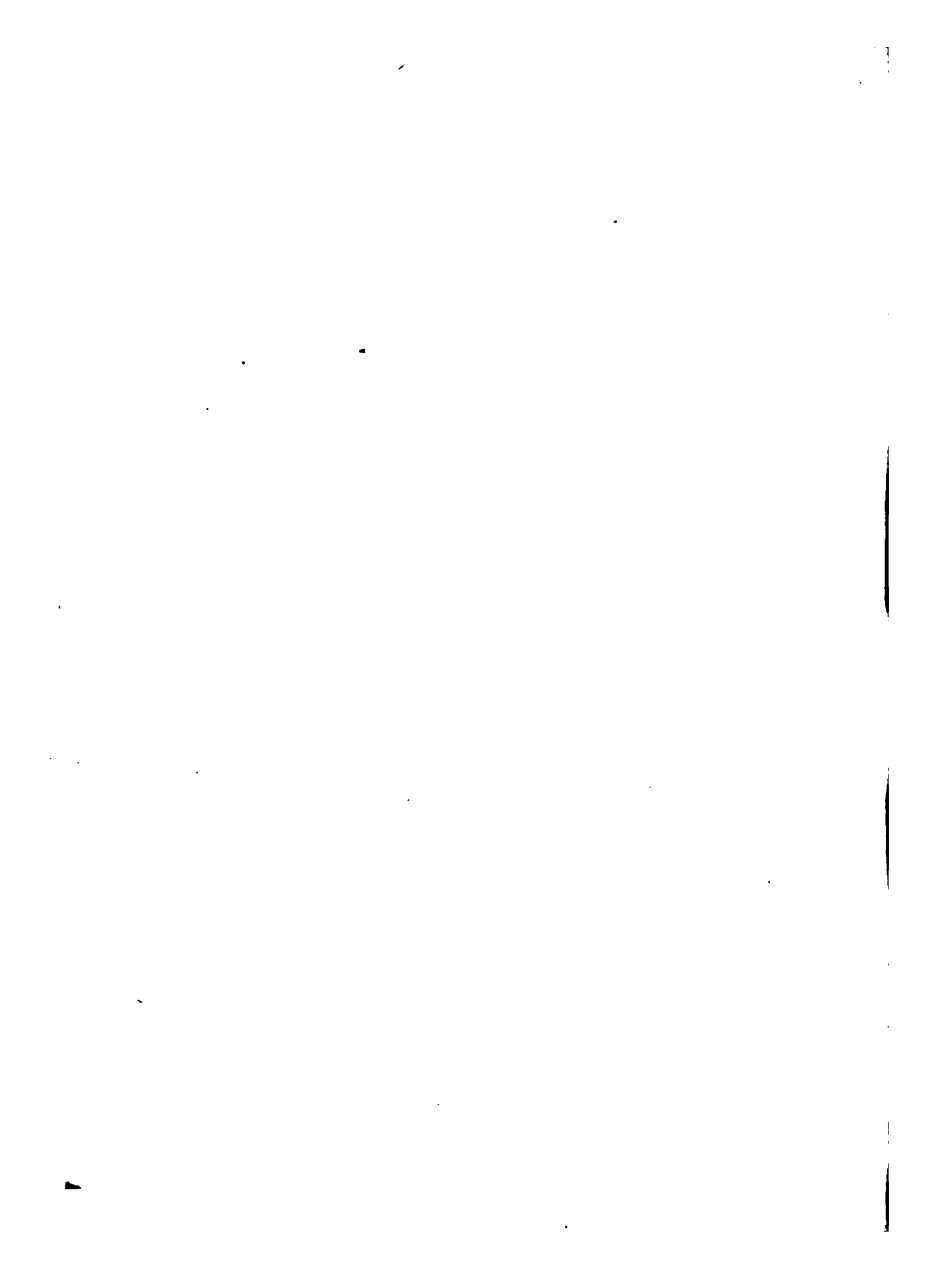
Et c'est ainsi, fleurs en bouquets, branches coupées,
Fruits détachés de l'arbre avant que d'être mûrs,
Qu'elle suit le sillon des villes occupées,
Sur le pavé stérile et dans l'ombre des murs.

Aussi, comme ces fleurs errantes dans la rue
Tiennent par leur racine à quelque sol lointain,
La pensée, au hasard des foules apparue,
Garde d'un souvenir le contour incertain.

L'air subtil, où tout passe en un jour et s'efface,
D'un singulier éclat la colore en passant;
Mais c'est au fond des bois qu'il faut chercher la place
Où l'esprit la reçut du silence puissant.

1874.







LA RONDE

Pour ma fille Edmée.

DANS la cour où s'agite une ronde d'enfants
S'élève un chœur sonore et lent de voix naïves,
Où rien ne tremble, où rien n'hésite, où triomphants
Les rires sonnent clair sur les notes plaintives.

Les larges corridors et les vieux escaliers
Sentent frémir leur ombre où palpitent les ailes
Des sons rêveurs; il chante en l'écho des piliers,
Cet air ancien fleuri sur des lèvres nouvelles.

Et tous ceux que le bruit de ces petites voix
Éveille dans le rêve ou la mélancolie,
Croient entendre chanter, vive comme autrefois,
Leur enfance, en sa robe bleue ensevelie.

C'est que de ce refrain monotone et plaintif
Deux genoux caressants ont marqué la mesure,
Qu'il gardera toujours son rythme primitif,
Et que bien plus qu'un chant encor, c'est un murmure,

Un murmure flottant aux souvenirs lointains,
Parmi des reflets blancs de claire mousseline,
Où tremble la lueur errante des matins
Et des mots égarés de prière enfantine !





NOVEMBRE

NOTRE jardin d'été, je le vois à cette heure
Solitaire devant le grand logis fermé,
Pendant que l'ombre croît et que la bise pleure,
Dressant ses rameaux noirs vers le ciel embrumé.
Il est triste comme un nid, les chansons parties,
Terne comme un couchant d'où s'est effacé l'or,
Et dans le réservoir les gouttes ralenties
Lui comptent le silence au froid de l'eau qui dort.

Tous les verts du printemps dans les feuilles du lierre
S'assombrissent parmi de jaunes tourbillons
Qui roulent sur l'allée et les marches de pierre
Encor chaudes de pas d'enfants et de rayons.





APRÈS LA MORT

Et je pensais : vers un des seuils fermés
Et déjà froids que notre pas oublie,
Si j'arrivais avec des yeux charmés,
Comme au retour d'une absence accomplie ;

Si j'entr'ouvrais la porte, pour revoir
Les doux accueils de jadis me sourire,
Ma volonté, moins forte que l'espoir,
Ne saurait rien évoquer ni traduire !

Le temps aurait détruit ou transformé
Une mémoire aux objets attachée
Et vainement regrettée et cherchée
Dans le logis où nous avons aimé.

1875.





FIN DE BAL

A monsieur Edmond de Goncourt.

C'EST fait du bal; parmi la pourpre du rideau
Un rayon blanc se glisse en claire transparence,
Rafraîchissant à voir, ainsi qu'un filet d'eau,
Dans l'éblouissement du lustre et de la danse.

Tout pâlit; la lueur des flambeaux allumés,
Comme en des lacs unis dont la froideur s'irise,
Vers les miroirs profonds tombe et se vaporise
Sur des gouffres d'azur aussitôt refermés.

Les toilettes de bal, légères, lumineuses,
Dans ce regard du jour aérien, charmeur,
Prennent un reflet vague et des teintes peureuses
De nacre qui s'éteint et de perle qui meurt.

La musique paraît plus flottante et lointaine.
Quelle main désunit la chaîne des chansons,
Mit tant d'espace au bord de l'aurore incertaine
Et donna tant de vie à ses premiers frissons?

C'est un dispersement hâtif de toutes choses ;
Par la fête de nuit le plaisir attardé
Songe au départ enfin et frappe aux vitres closes,
Honteux et détournant son visage fardé :

« Ouvrez ! » Du fond des cieux les dernières étoiles
Vers les diamants fins tournent leurs yeux surpris,
Et les femmes, sous l'or défailant des lambris,
L'aube se découvrant, s'enveloppent de voiles.



*
* *

A monsieur André Lemoyne.

Tout au fond des bouquets se cache une tristesse,
Ce qui reste de terre aux rameaux assemblés;
C'est comme le regret d'une vie en détresse,
Les esprits attentifs en demeurent troublés.

Sur les flacons remplis de subtiles essences,
Les sachets de satin, poudreux comme l'été,
Les parfums respirés, malgré leurs réticences,
Gardent l'âme en sommeil des fleurs qu'ils ont été.

L'étonnement de l'aube aux corolles ouvertes,
La hâte des midis si courts et si brûlants,
Et l'effroi de la nuit sous les frondaisons vertes,
Tout se devine encore en ces souffles tremblants.

Chagrins de fleurs, tourments de tiges immobiles,
Encens frêle allumé par des soleils éteints,
Vous survivez longtemps aux pulpes inutiles,
Dont l'éclat colora de rapides destins.

Mais je regrette, auprès du rêve qui subsiste,
Juin, Juillet, Août, comptés aux rayons du soleil,
Les orangers autour de la cour un peu triste,
La candeur des grands lys sur le jardin vermeil,

Et les aromes doux des profondes allées
Où les tilleuls, fleuris jusqu'à leur faite obscur,
Font monter dans l'élan des branches étalées
Des calices de fleurs à des hauteurs d'azur.



*
* *

Le bleu du ciel s'est répandu
Sur les yeux, les flots et les choses ;
Le bleu du ciel est descendu,
Mais il ne trouble pas les roses.

La rêverie au bord des cieux
A mis beaucoup d'ombre et de voiles,
Mais son élan capricieux
N'atteint pas encore aux étoiles !

Clarté vive et pure beauté,
Défiez l'azur ou la brume,
Fleur en qui l'amour est resté,
Doux astre où l'amour se rallume !





*
* *

QUAND le jour tombe, tout regrette.
« Encore une heure, » dit le pré,
Dont la plus humble pâquerette
Garde au cœur un rayon pourpré.

« Encore une heure, » dit l'allée
Qui tourne là-bas au couchant;
« Ma lumière s'en est allée,
Je veux la rejoindre en marchant! »

Et l'aiguille aux mains qu'elle leurre,
Tremblantes mains où l'anneau luit,
Pique en disant : « Encore une heure
De bon travail, avant la nuit. »





*
* *

JE voudrais revivre ma vie,
Jour par jour, avec la raison
D'une intelligence asservie,
Que ne tente plus l'horizon;

Relire tout entier mon livre,
Sans me hâter et sans frémir,
De la page où l'on se sent vivre
A celle où l'on se voit mourir.

Plus d'attente ni de surprises ;
Et les bonheurs sans lendemain,
Feuilles roses, au revers grises,
Ne feraient pas trembler ma main.





*
* *

Au matin le jet d'eau s'égrène
En perles d'aube; ses reflets
Ont la grâce claire et sereine
Des réveils encore incomplets.

Midi. La gerbe d'eau balance,
Plus vive dans le grand sommeil,
L'argent mat et pur d'une lance
Croisée aux flèches du soleil.

Et le soir, d'élan reposées,
Éteintes au bleu de la nuit,
Les gouttes semblent des rosées
Se répandant à léger bruit.

Saint-Estève, 1880.





OCTOBRE

C'EST cinq heures, le soir et l'automne à Paris;
Et le ciel se fait voile, et la poussière cendre,
Quand sur les horizons uniformément gris
On sent la nuit tomber et la saison descendre.

Sur les trottoirs, parmi les feuilles d'amadou,
Des pas vont se pressant par des lignes inverses;
Et le fatigant bruit, les incessants remous,
Disent la vie active et ses fuites diverses.

Dans ce jour indécis que le gaz va jaunir,
C'est l'agitation d'ombres insaisissables,
Une mêlée, un croisement où retenir
Rien. C'est d'un sablier le glissement des sables.

On sent bien la douceur de l'air encor d'été,
Quoique la brume éparse ait des senteurs de neige ;
Un regret vers la plage ou le parc déserté,
Mais un vague regret qui décroît et s'allège

Tandis que la féerie électrique soudain
Azure les frontons, noie en fluides ondes
Le Paris qui s'allume, et figure un lointain
De ville fantômale, astre parmi les mondes.





AU LOIN

Pour Alph. D.

I

La maison dont je rêve est ancienne et trop grande,
Le silence demeure en ses recoins nombreux.
Un toit italien l'abrite, et la guirlande
Des lierres s'épaissit au bord des murs ombreux.

L'été, des nids d'oiseaux passent leurs brins de paille
Aux fentes des volets que l'on n'a pas ouverts ;
Et le ramier roucoule et l'abeille travaille
Dans le vaste domaine aux sapins toujours verts.

De la charmille antique au verger que parfume
La pêche mûre avec les thyms en courts taillis,
Le souvenir des temps passés comme une brume
Enveloppe ce coin qui fut tout mon pays.

Sur la pelouse en fleur j'eus la taille des herbes,
Et plus tard j'atteignis aux branches des lilas,
J'appris à regarder dans les matins superbes,
A rêver aux longs jours où le soleil est las.

Soirs d'été, pleins d'un bruit de volière apaisée,
D'arrosages parmi des orangers tout blancs,
J'en revois l'azur vif et la gloire irisée
En reflet dans la moire inerte des étangs;

Et je préfère aux mille vagues des rivières
Charriant tant de bruit, de vie et de clartés,
Ces calmes eaux sourçant entre de froides pierres,
Des rayons parmi les feuilles mortes jetés

.
Autour du batelet dont verdissent les rames.

II

La grille du verger grinçait rouillée et vieille,
Et de jasmins fleurie à ses piliers branlants,
Et les bourdonnements de la guêpe et l'abeille
Se tendaient dans l'air tiède en longs filets vibrants.

Oh ! l'allée aux deux bords d'œilleux, aux plants de menthe,
Aux lys blancs en bouquets légèrement ombrés
De pruniers tout en or, d'où tombe mate et lente
La prune qui s'entr'ouvre à ses côtés pourprés !

Et des pommiers moussus aux branches touchant terre,
Et des poiriers aux noms de province, venus
Aux baptêmes naïfs de lointain presbytère,
Fêtant des saints obscurs et des morts inconnus :

Poires de Bon Chrétien, de Duchesse ou Crassanne,
Et de Messire Jean, le doyenné d'hiver,
Celles qu'il faut laisser au gel blanc qui les fane,
Et celles mûrissant loin de leur arbre vert.

1888.





EX-VOTO

A ma chère mère.

O cœurs de femmes, cœurs fermés,
Qui n'eûtes pas d'avril vivace
Pour toute une vie, embaumés
Dans votre primitive grâce !

Tout autour d'autels bienheureux,
De l'or très pur des litanies,
D'autres cœurs témoins pour des vœux
Brillent dans les ombres ternies,

Aussi mystérieux et clos.
Pourtant que d'ardeur inconnue
En ces frêles bijoux dévots;
Une âme y tient entière et nue,

Et s'y consume au lent essor
Des cierges brûlés, courtes flammes !
Cœurs scellés et si pleins, cœurs d'or,
O silencieux cœurs de femmes !

1891.





*
* *

À la mémoire de Madame V. G.

VERS quel lointain s'en vont nos barques en dérive,
Vers quel gouffre ou quelle anse aux rivages unis ?
Les yeux fermés, la voile est courte et l'ombre arrive,
Laissons-nous entraîner aux vagues infinis.

Si le Dieu qui nous fit nous conserve sa grâce,
Qu'il mesure le choc à nos espoirs brisés,
Et nous attire à lui par le temps et l'espace,
Étoiles en déroute, éléments divisés.

Aux saisons se guidant, on devrait changer d'âge,
Et puisqu'il faut mourir, se sentir emporté
Dans le vent d'équinoxe ou la flamme d'orage,
Par un souffle éperdu de printemps ou d'été;

Suivre la vie en tout ce qui la renouvelle,
Astre, oiseau, feuille d'arbre, ou fleur au jardin blanc
Où l'âme se transforme à tout ce qui fut aile,
Et le corps à Jésus dont il fut ressemblant.

Mais la souffrance est dure et le mal qui blasphème
Creuse les plis du doute et du courroux au front.
Mourir ne serait rien, mais quitter ce qu'on aime
Ou penser : « Je vivrai, ce sont eux qui mourront ! »

Dépareiller les cœurs et dédoubler les vies ?
Non, en vain s'alarmer et se défendre en vain,
Et que nos volontés se tiennent asservies ;
Je veux croire la fin belle, et le but divin.



XUIT

Au fond du fleuve en marche recourbée,
Que le vent presse et froisse aux larges bords,
La lune blanche et tranquille est tombée
Dans l'abandon des sommeils et des morts.

Tous les frissonnements de l'eau vivante
Font tressaillir cette immobilité,
Et les roseaux de leur feuille coupante
Donnent des coups de lance à la clarté;

Foyer profond, mais sans chaleur de flamme,
Et que n'éteint ni le froid ni la nuit,
Astre mirant de loin son front de femme
Blanc, mais nué d'un halo d'infini.

On l'envierait en sa glace mouvante,
Dans ce sommeil sans rêve et plein de pleurs,
La passagère au ciel, planète errante,
Par l'eau tentée, y noyant ses pâleurs.

1893.





CIEUX

A monsieur Jules Breton.

Les Cieux, aurores et guirlandes,
Angelots au vol émigrant
Par les monts nimbés et les landes

Du Paradis ouvert tout grand !
Sur des échelles de lumière
Vont les âmes, réintégrant

La douceur de l'aube première.
Luths, trompettes à pleines voix
Redisent l'hymne coutumière.

Les voiles, chapelets et croix,
Fétiches pieux et symboles,
Témoignent des vœux et des Foix,

Et du bienfait des paraboles.
Tout chante, exulte et resplendit,
Loin des pervers, loin des frivoles.

Ce qu'aux livres saints il est dit
De l'enchantement des promesses
Se réalise et s'agrandit.

Blancs cierges, encens pur des messes,
Épis et pampres de l'autel,
Et les indulgences, largesses,

Témoignent au seuil éternel.
S'envolant parmi les nuages,
Aux chants légers du rituel,

Les manteaux dorés des Rois Mages,
Les voiles des Assomptions,
Et tout l'emblème des images

Flotte en claires processions,
Religieuses théories,
Avec le bleu des draperies

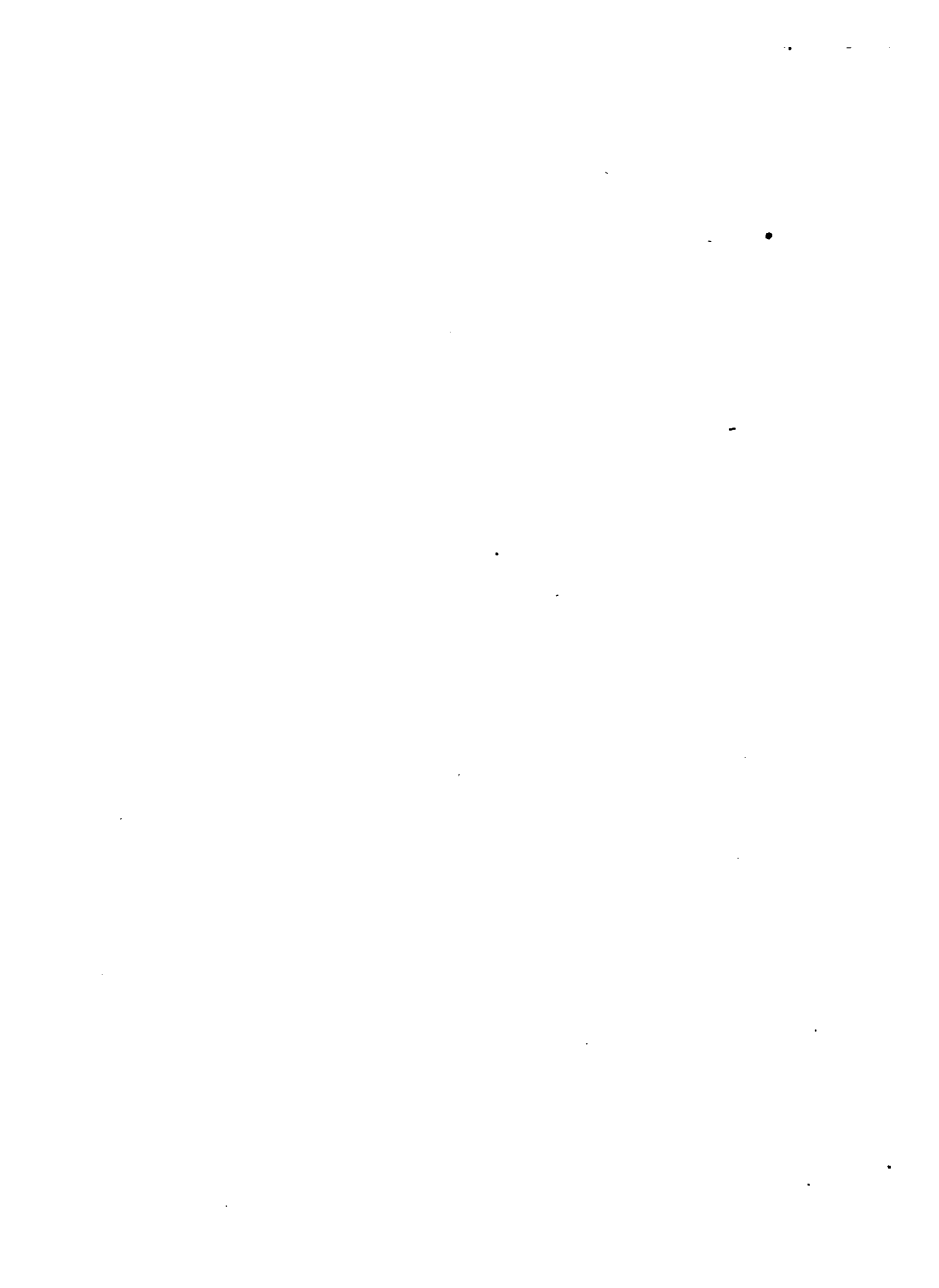
Du Christ divin des Passions!

•





TABLE





TABLE

PRÉFACE.	I
Le Tremble.	1
Pensée matinale.	3
Pour une Amie.	5
Pensée d'Automne.	9
Vieux Portrait.	11
Foyer	15



Pensée d'Hiver	19
<i>Il est de bleus sentiers dans l'air...</i>	21
<i>Ce n'est pas aux jours où l'on pleure...</i>	23
Mélancolie	25
A propos d'un Berceau	29
Quand j'aurai quarante ans	31
<i>Pour une année ou pour un jour...</i>	33
Réminiscence	35
Heures blanches	37
L'Aumône fleurie	41
<i>J'ai rencontré parfois des enfants sérieux...</i>	43
Départ	45
Vœu	49
Pour mon fils Léon	51
La Chambre aux Joujoux	55
Paris	59
La Ronde	63
Novembre	65
Après la Mort	67
Fin de Bal	69
<i>Tout au fond des bouquets se cache une tristesse...</i>	71
<i>Le bleu du ciel s'est répandu...</i>	73
<i>Quand le jour tombe, tout regrette...</i>	75
<i>Je voudrais revivre ma vie...</i>	77
<i>Au matin le jet d'eau s'égrène...</i>	79
Octobre	81

Au loin	83
Ex-voto	87
<i>Vers quel lointain s'en vont nos barques en derive...</i>	89
Nuit	91
Cieux	93





Achevé d'imprimer

le treize avril mil huit cent quatre-vingt-quinze

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

A PARIS

HC2

